

Daniel Bourrion

lieux





Il n'est aucune raison de passer par ici, les routes autour plus droites et larges permettant à présent où qu'on aille d'y être rendu plus sûrement vite. Pour aller là, on ne peut être que quelque touriste égaré, tant rares que cela n'arrive pas ou si peu que tout le monde est vite au courant, en parlera un moment, l'évènement constituant de quoi largement soutenir quelque conversation de comptoir, d'entre voisinage ; soit donc être d'ici, il faudrait dire de là, et y rentrer, rentrer chez soi le plus simplement du monde, une fois la journée de travail mangée ou, aussi et de plus en plus avec le mouvement qui a conduit à la désertification des campagnes, parce que l'on revient pour les vacances, à l'occasion de quelque occasion justement dont le calendrier est empli à bords ras, fête familiale, mariage, enterrement, moments dont on ne sait que dire

sinon qu'ils conduisent à d'ailleurs venir, attraper un train dans la gare de verre où courent voyageurs et pressé de même un vent coulis, traverser le pays de part en part aussi facilement que si l'on se contentait d'aller dans la rue d'à côté, arriver dans l'autre gare curieusement posée au milieu du nulle part immense entre deux villes voisines se détestant, attendre l'auto de qui s'est dévoué, suivre donc l'une des nationales qu'on quittera un peu plus tard en bifurquant après la petite ville qui est comme toutes les villes de même mourante et enfin arriver quand on commençait à se dire que décidément ça n'en finissait pas cette route, ce tortillement, ces virages derrière lesquels sont d'autres virages, finalement, arriver là.

Depuis la voie continuant toujours certainement et sans s'en écarter d'un mètre les traces anciennes des chemins d'une origine impossible à déterminer, s'il y a eu des

historiens pour se pencher dessus on n'en sait rien, on ne distingue de prime abord que les bois, les vallons dont on finit par penser, croire, s'apercevoir qu'ils ne sont pas verts comme le veulent la tradition, le cliché, ces lignes oubliées dans des livres qui le sont tout autant bien qu'on a souvenir, vaguement, de les avoir lus, mais bel et bien gris ou bruns, palette sans doute liée à l'inaltérable maussaderie du lieu, de la région en général, de son climat en fait mâchant de sombres desseins. Dehors, derrière la buée montée à l'assaut des vitres de l'auto et qui surprendra parfois même le conducteur, on devine des pommiers tordus au bord des fossés, on distingue vaguement, très brièvement, leurs bras décharnés, moussus, rongés pour tout vous dire d'un lichen lépreux faisant le complément du camaïeu des alentours, on se demande à chaque fois comment des fruits de ces choses-là peuvent venir encore, question à

laquelle chaque fin d'été apporte une réponse de fait quand la même route, le même paysage, les mêmes bas-côtés sont parsemés soudain des petites boules dures, rouges, tavelées, qu'on prend pour d'inconnus champignons avant de voir que non, ce sont ces pommes acides emportant les joues et que ramassent les cantonniers au moment bas des dernières heures, ce moment las où las de même on préfère ramasser que de cueillir, on a fauché toute la journée et même si maintenant ce sont machines qui font cela la fatigue reste, elle est juste différente, plus douloureuse, noueuse en somme, une lassitude moderne.

Au loin posées il y a de rares maisons en plein milieu de champs sur lesquels on ne distingue pas les chemins empierrés amenant nécessairement à la bâtisse, presque toujours un corps de ferme identique à ce qu'il était dans d'autres temps flanqué des

immenses hangars plats métalliques du temps de maintenant, et le spectacle est à vitesse moindre et peu de différences en fait quasi celui qu'on vient de voir couler par les baies vitrées longues du train à grande vitesse qui a crevé le pays de part en part juste auparavant en nous emportant avec guère plus de précautions que si l'on était un bagage oublié. À y réfléchir d'ailleurs, il aura fallu à peine plus de temps pour parcourir les presque sept cent kilomètres précédents qu'il n'en faudra pour terminer le voyage comme si la terre, le temps, la géographie même décidaient quand elles l'entendent de se contracter ou se dilater en une sorte d'accordéon gigantesque dont on s'imagine, sait vaguement à force de lectures plus ou moins scientifiques, plus ou moins comprises, digérées, qu'il a la taille, en vérité, de l'univers. Quoi qu'il en soit maintenant une pluie légèrement neigeuse s'est déclarée, les premières gouttes transies d'elles-mêmes

nous ramènent au moment présent, personne n'a remarqué que nous n'étions plus là dans l'habitable ou alors si peu que c'est seulement pour dire, pour être là, faire semblant, participer à tout un pan de vie qu'on ne croise plus que de temps à autre et dont on est tenu informé via le téléphone régulier et puis, comme en ces instants-là, des sortes de rapports circonstanciés où se croisent naissances et morts et anecdotes dans lesquelles on peine maintenant très largement à savoir de qui il est question, de quoi il retourne, la distance où l'on vit noyant tout ce qui se passe ici dans une brume inconsistante mais suffisante pour que l'on n'y comprenne plus rien, ce qu'on n'avouera au grand jamais.

Après quelques ronds-points on y sera mais dehors pour l'heure encore c'est une terre grasse noire de morts qui quoi qu'on tente colle aux semelles, pèse sur les épaules



jusqu'à faire ralentir le pas, plus loin là-bas où étaient les combats enfonce ses cimetières comme autant de bornes kilométriques absurdes dont le gazon impeccablement tondu, les croix blanches alignées jusqu'au bout d'un regard où ne tonnent plus que les orages de l'été répondent aux images floues sur lesquelles il n'y a plus autour des combattants, des morts déchiquetés, bondissants, que des fleuves de boue les avalant doucement, patiemment, ainsi qu'un enfant gourmet le fait des bonbons subtilisés sur la table ou dans le bocal qu'il a réussi à attraper sur l'étagère haute du buffet. Si on demeure ici bien loin des côtes qui mangèrent ces hommes, il en reste partout comme l'écho, le fracas des fantômes, tout cela qui serait resté pris dans les draps maintenant pliés et qu'on verrait tomber sur le parquet en les dépliant pour préparer la couche du voyageur, et c'est sans compter encore avec ce qui reste de l'autre guerre,

elle plus proche, venue jusqu'ici et qui pour elle sourd partout — des hommes des femmes surtout, dans ce qui se raconte quand rien ne se raconte que des jours où l'on n'était pas autre chose qu'un avenir que plus personne n'imaginait parce que l'avenir semblait n'être plus que de tapis de bombes lapidant tout et laminant le reste, villages et bois et champs, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une bouillie sans nul nom.

La conversation a repris quelques minutes avant de s'éteindre comme on passait la forêt qui est verrou sur la vallée qui vient. Ensuite, l'horizon jusqu'alors un peu bouché d'arbres rugueux à force de vents, de bruines, de pluies à rideaux de dentelle, de gels à faire tomber le ciel dans des fracas courant au fond des bois, se dégage légèrement, va en s'élargissant : c'est à chaque fois l'image d'une grosse bête s'étirant qui émerge et qu'on laisse venir puisqu'on sait

bien que la repousser ne sert à rien, ne fera rien naître d'autre que la même toujours qui pousse du museau et fait bien ce qu'elle veut. La route est à présent plate et quasi droite nonobstant un déhanchement qu'elle ne retient même pas pendant qu'on passe un étang puis un autre et le troisième ensuite, lui le plus vieux dissimulé comme il le peut derrière ses haies déplumées puisque le temps passe dessus sans jamais se lasser. Là-bas, un arbre seul cache un calvaire de pierres blanches dont la croix usée penche de toutes parts — des voitures viennent régulièrement le pousser de leur nez, c'est la ligne droite qui rend les conducteurs imprudents, il n'y a jamais eu de mémoire d'homme que de la tôle froissée et beaucoup plus de peur que de mal mis à part donc le calvaire que chaque choc délabre un peu plus et fait ressembler de loin à un bonhomme tordu par la dérive de son âge. Des chemins débouchent de toutes parts qui arrivent de nulle part, y amènent

tout de même quand une promenade les prend sans trop savoir pourquoi. Un ruisseau vient aussi qu'on n'a pas vu surgir, longeant le gravier sans faire plus de bruit que cela. Il pleut des cordes toujours et c'est un tissu droit, les nuages sont d'un mercure casqué de noir avalant chaque regard d'un unique coup de glotte.

Sur la gauche, arrivant d'un bourrelet qui est un fossé comblé de tant dans le passé qu'on ne sait plus par qui ni quand exactement, sont les champs étroits à pommes de terre et longs souvent tellement que certains, ceux qui viennent à la perpendiculaire de la route et descendent les petites collines, semblent courir jusqu'au lointain du ciel quasi de même teinte. À l'heure de la récolte qui n'est pas encore là, loin s'en faut, ils seront envahis des gens d'ici courbés pliés fagotés avec ce qui vient dans l'armoire du bas de vêtements chauds, d'écharpes, de